

KEVIN MORBY

INTERVIEW VICTOR THIMONIER
PHOTOGRAPHIE DUSDIN CONDREN

en clients de scie

Si elle apparaît moins nomade qu'auparavant, la musique de Kevin Morby s'étoffe de manière impressionnante sur *Singing Saw*, troisième album en trois ans. Arrangements ambitieux, ambiances soignées, les chansons de l'ex-Woods gardent un pouvoir d'évocation magnifié par une écriture qui n'a pas peur de verser dans l'introspection ou d'aborder des sujets plus solennels - le politique, la mort, le temps qui passe. Entretien avec un jeune homme sensible et peu bavard.



I t'avait fallu moins d'un an pour sortir tes deux premiers disques alors qu'il s'est écoulé un an et demi entre le précédent *Still Life* (2014) et le nouveau, *Singing Saw*. As-tu changé ta manière de composer ?

Pas vraiment. En fait, mon premier album *Harlem River* (2013) avait été écrit sur une très longue période. C'était plus une compilation de morceaux qui remontaient à perpète dans ma jeunesse qu'un album en bonne et due forme comme a pu l'être *Still Life*. Pour *Singing Saw*, j'avais des ambitions légèrement différentes. C'est une œuvre beaucoup plus introspective là où *Still Life* exprimait mon humeur du moment, l'air du temps d'alors. *Singing Saw* me paraît beaucoup plus homogène dans ses thématiques, c'est l'effort le plus cohérent de ma jeune discographie. La différence vient peut-être aussi du fait que j'ai pu assouvir quasiment l'ensemble de mes envies pendant l'enregistrement. Tous ceux que je souhaitais inviter ont fini par participer.

Est-ce aussi lié au changement de label ?

Peut-être. Dead Oceans m'avait contacté un peu avant la sortie de *Still Life*. On a gardé contact pendant un peu plus d'un an avant que je ne me décide à les rejoindre. Je voulais modifier les habitudes. J'aime les nouveaux défis, il en faut pour garder l'enthousiasme intact. Changer de maison de disques allait dans ce sens.

Tu as quitté Woodsist, le label géré par le leader de ton ancien groupe, Woods. Est-ce aussi une manière de couper le cordon ?

Il y a un peu de ça. Mais attention, hein ! Les gars de Woods m'ont tout appris quand j'ai débarqué à New York à dix-huit ans. J'ai eu énormément de chance de les rencontrer. Quoi qu'il arrive, ils figurent parmi mes meilleurs amis et je resterai sans doute toujours lié à eux d'une manière ou d'une autre. Mais par la force des choses, je me suis un peu éloigné de ce qu'ils faisaient et vice versa. C'est la vie.

***Singing Saw* fait montre d'une ambition nouvelle avec des arrangements étendus, plein de chœurs, de cordes et de piano. Quelle était l'idée de départ ?**

Ce que je souhaitais avant tout, c'était créer des ambiances particulières. J'ai écouté beaucoup de

musique africaine ces derniers temps, des disques instrumentaux de guitare ou du jazz éthiopien. À l'instar de ces œuvres, je voulais parvenir à créer une atmosphère singulière. Mes musiques favorites sont celles qui baignent dans un climat qui leur est propre et qui vous fait perdre jusqu'à la notion du temps. Quelque chose qui fonctionne au feeling plutôt qu'à la structure musicale elle-même. On pourrait résumer cela en parlant d'ambiance cinématographique : j'ai abordé *Singing Saw* comme on fantasme une bande originale de film imaginaire.

Le cinéma est-il une source d'inspiration essentielle pour toi ?

Ce n'est pas ma passion principale dans le sens où je ne pourrai jamais comprendre ou parler de cinéma de la même manière que j'aborde la musique. Mais c'est un art qui peut me toucher très profondément.

Le cinéma n'est pas une discipline innocente dans la mesure où le moindre détail à l'écran peut avoir un sens. Penses-tu que c'est la même chose pour la musique ?

Évidemment, le cinéma est un art visuel avec tout ce que cela implique d'immédiateté. Mais je pense néanmoins que s'ils sont utilisés pertinemment, tous les éléments ont également du sens dans un enregistrement. En tout cas, c'est comme cela que j'aime envisager ma musique.

Il faut dire que ton songwriting est très visuel.

Oui, et particulièrement sur ce nouvel album qui est très contemplatif. C'est comme si je l'avais conçu avec tout un tas de photos en tête. Quand j'écris une chanson, le point de départ est souvent visuel. Comme sur le morceau *Singing Saw*, où je voulais décrire mon quartier – sa visualisation m'a permis de tourner ce décor en musique.

Les associations visuelles dans tes compositions sont souvent métaphoriques.

Oui, et pour continuer sur *Singing Saw*, la fameuse scie musicale est une métaphore de mon voisinage. C'est un bel endroit qui devient louche et sinistre dès que le soleil se couche. Le son que produit une scie musicale est du même acabit, c'est à la fois magnifique et glaçant. Une autre illustration de ce genre de métaphore est la chanson *Doro-*

thy, que j'ai intitulée ainsi car ma guitare s'appelle Dorothy. (Sourire.) Mais les paroles n'évoquent pas précisément ma guitare, je m'en sers plutôt comme d'une métaphore de toutes les expériences que j'ai vécues au travers de la musique.

INDICIBLE

Tu n'écrivais pas vraiment de textes autobiographiques auparavant. Tentes-tu de développer cet aspect ?

Mon nouveau disque verse davantage dans l'autobiographique, c'est vrai, mais ce n'était pas quelque chose qui était complètement absent sur mes précédents essais. Avant tout, je veux raconter des histoires. Comme sur l'extrait *Black Flowers* par exemple, qui évoque une relation en train de se désagréger. Ou encore *Destroyers* sur le temps qui passe et l'effet d'usure destructeur qu'il peut avoir sur toute chose. La fiction reste le domaine que je préfère.

En entendant *Destroyer* ou *I Have Been To The Mountain*, on se dit que ton nouvel effort est très porté sur la spiritualité. C'est quelque chose qui te taraude depuis *Amen* sur *Still Life*.

Mon intérêt pour la spiritualité est plus ancien que *Still Life*. J'ai l'impression qu'il a toujours été là. Le sacré et l'indicible sont porteurs d'une belle image. Ça m'a toujours attiré dans le songwriting des autres et même dans les autres formes d'arts, alors c'est naturel que je m'y plonge dans mes créations.

N'as-tu jamais peur de tomber dans l'ampoulé ou le mélodramatique ?

Certains doivent penser que c'est le cas, mais je m'en fous. Tant que le résultat me satisfait, peu importe le reste.

Penses-tu à tes auditeurs lorsque tu écris ?

Pas vraiment. J'essaie de composer des mélodies attrayantes, mais ma démarche n'est absolument pas pop. Elle se situe plutôt dans la tradition folk. Je n'ai jamais changé ma méthode en pensant à l'impact de ce que je faisais sur le public. La seule chose que je me demande parfois, c'est comment ceux qui me suivaient à l'époque de The Babes perçoivent ma musique actuelle. J'y pense mais ça ne va pas jusqu'à influencer sur mon travail. Mon besoin d'écrire se limite d'abord au périmètre de ma propre satisfaction et ensuite au bonheur que



“CELA DIT, SI J'AVAIS DES CONNAISSANCES QUI SOUTENAIENT DONALD TRUMP, J'AURAIS DU MAL À AVOIR DU RESPECT POUR ELLES.”

d'autres gens peuvent ressentir en écoutant ce que j'ai imaginé.

***I Have Been To The Mountain* fait référence à la mort d'Eric Garner, un Noir américain tué à l'été 2014 par la police lors d'une arrestation musclée et douteuse.**

Oui, c'est malheureusement un problème qui est devenu presque commun en Amérique. J'ai même la sale impression que cela a toujours plus ou moins existé... Mais dans le cas d'Eric Garner, c'était la première fois que ce genre de drame était filmé et mis en ligne. J'ai vu cette séquence et j'ai trouvé cela profondément perturbant. Ça m'a tellement hanté que j'ai dû écrire une chanson dessus pour y faire face.

On ne t'attendait pas forcément sur un tel sujet politique, toi qui restes souvent évasif dans tes paroles.

Effectivement, beaucoup sont surpris lorsqu'ils découvrent le thème de *I Have Been To The Mountain*. Je ne m'interdis aucun sujet et je finis toujours par écrire sur les thèmes qui me restent en tête. Plus généralement, je m'efforce d'avoir une conscience politique, même si parfois il vaut mieux mettre son cerveau en veille dans un contexte aussi déprimant. Surtout avec l'élection présidentielle américaine qui se profile.

Soutiens-tu un candidat ?

Bernie Sanders ! Par pitié, Donald Trump pour rien au monde... Ce serait un désastre.

Viens-tu d'un milieu politiquement éclairé ?

Sans être un activiste, mon père suit de très près

l'actualité. Mais mes parents sont conservateurs. Ils ne soutiennent pas Trump, mais ils penchent souvent du côté républicain. Il est donc possible d'être de gauche en ayant été éduqué comme un républicain. Les opinions politiques ne doivent pas représenter des obstacles dans nos relations avec les autres. Cela dit, si j'avais des connaissances qui soutenaient Donald Trump, j'aurais du mal à avoir du respect pour elles... La politique n'est pas un sujet à aborder avec des inconnus ! En termes d'éducation, cet aspect politique n'a jamais été un poids chez moi. Mes parents sont orientés conservateurs sans qu'il soit question chez eux de racisme ou d'homophobie.

Même si tu abordes ces thèmes politiques, tu le fais de manière suggérée, pas lourde.

Oui, écrire des chansons ouvertement politiques a toujours été un exercice casse-gueule. Il ne faut pas que ce soit trop frontal, sous peine d'être catalogué artiste à messages. Mes paroles n'ont de toute façon jamais été explicites, et encore moins sur de tels sujets. C'est essentiel de conserver une dimension poétique. Je ne suis pas là pour écrire un édito militant. C'est ce que j'aime chez Bob Dylan, qui a pu allier le politique et le poétique. Il a su garder une distance vis-à-vis de ses sujets, rester suffisamment vague pour que chacun puisse s'en remettre à sa propre interprétation. Tu saisis de quoi il parle, mais ce n'est pas écrit en lettres de sang, si tu vois ce que je veux dire. Ceci étant, il a aussi balancé des textes politiques très frontaux et s'en est très bien sorti avec. J'imagine qu'il était assez talentueux pour le faire. Je ne sais pas si j'ai ça en moi.

JAZZ ÉTHIOPIEN

Ce qui frappe sur *Singing Saw*, c'est l'usage des cordes. Elles arrivent toujours au meilleur moment.

J'ai souvent composé moi-même les parties de cordes... à la guitare. Je les enregistrais succinctement au piano afin de créer un repère musical pour les autres musiciens. Quand je composais *Singing Saw*, j'écoutais énormément *Sometimes I Wish We Were An Eagle* (2009) de Bill Callahan, où on entend des cordes magnifiques. Ça a dû m'influencer pas mal. Je crois que ça collait aussi avec mon credo de musique cinématographique. Les violons installent une ambiance en moins de

deux. Et puis je voulais du relief, des montées et des accalmies. Les cordes m'ont permis de dessiner les pics et les vallées de l'album.

Tu as une conception assez géographique de la musique, avec des titres topographiques comme *Harlem River* ou *Singing Saw* et d'autres voyageurs comme *Slow Train*.

Pour moi, la musique est un paysage mental toujours en mouvement. Écouter du jazz d'Éthiopie me donne des visions différentes que lorsque je prête attention aux chansons de mon amie Jessica Pratt. Les deux créent un espace mental particulier que je n'arriverais pas à explorer autrement qu'avec ces musiques.

Tu fais les chœurs sur *Pretty Pimpin*, le single du dernier album en date de Kurt Vile, *B'lieve I'm Goin Down* (2015). Comment ça s'est passé ?

Tout simplement, Kurt est un bon ami depuis que l'on a tourné ensemble avec Woods. Il finissait son disque à Los Angeles, alors je suis passé le voir en studio. Deux shots de tequila plus tard, on se mettait à chanter face à face, les yeux dans les yeux. C'était très rigolo.

La musique semble être une affaire d'affinités pour toi. La personne avec qui tu joues a-t-elle forcément une influence déterminante sur le résultat final ?

Assurément, et c'est pour cela que je choisis minutieusement mes collaborateurs. Sur *Singing Saw*, j'ai fait appel pour la mise en son à mon ami Sam Cohen (qui jouait dans Apollo Sunshine ou Yellowbirds) parce que je savais que lui seul comprendrait ma démarche et pourrait dynamiser mes compositions.

Que ferais-tu si tu n'étais pas musicien ?

Je ne sais pas, et je ne veux pas y penser. Je ne sais rien faire d'autre ! La musique est mon grand amour, je suis même marié avec désormais. (Sourire.) Elle a représenté mon tremplin pour découvrir le monde et rencontrer mes plus proches amis. Elle m'inspire tous les jours et m'a permis de me frayer un chemin à travers l'existence.

KEVIN MORBY

INTERVIEW VICTOR THIMONIER
PHOTOGRAPHIE DUSDIN CONDREN

en clients de scie

Si elle apparaît moins nomade qu'auparavant, la musique de Kevin Morby s'étoffe de manière impressionnante sur *Singing Saw*, troisième album en trois ans. Arrangements ambitieux, ambiances soignées, les chansons de l'ex-Woods gardent un pouvoir d'évocation magnifié par une écriture qui n'a pas peur de verser dans l'introspection ou d'aborder des sujets plus solennels - le politique, la mort, le temps qui passe. Entretien avec un jeune homme sensible et peu bavard.



I t'avait fallu moins d'un an pour sortir tes deux premiers disques alors qu'il s'est écoulé un an et demi entre le précédent *Still Life* (2014) et le nouveau, *Singing Saw*. As-tu changé ta manière de composer ?

Pas vraiment. En fait, mon premier album *Harlem River* (2013) avait été écrit sur une très longue période. C'était plus une compilation de morceaux qui remontaient à perpète dans ma jeunesse qu'un album en bonne et due forme comme a pu l'être *Still Life*. Pour *Singing Saw*, j'avais des ambitions légèrement différentes. C'est une œuvre beaucoup plus introspective là où *Still Life* exprimait mon humeur du moment, l'air du temps d'alors. *Singing Saw* me paraît beaucoup plus homogène dans ses thématiques, c'est l'effort le plus cohérent de ma jeune discographie. La différence vient peut-être aussi du fait que j'ai pu assouvir quasiment l'ensemble de mes envies pendant l'enregistrement. Tous ceux que je souhaitais inviter ont fini par participer.

Est-ce aussi lié au changement de label ?

Peut-être. Dead Oceans m'avait contacté un peu avant la sortie de *Still Life*. On a gardé contact pendant un peu plus d'un an avant que je ne me décide à les rejoindre. Je voulais modifier les habitudes. J'aime les nouveaux défis, il en faut pour garder l'enthousiasme intact. Changer de maison de disques allait dans ce sens.

Tu as quitté Woodsist, le label géré par le leader de ton ancien groupe, Woods. Est-ce aussi une manière de couper le cordon ?

Il y a un peu de ça. Mais attention, hein ! Les gars de Woods m'ont tout appris quand j'ai débarqué à New York à dix-huit ans. J'ai eu énormément de chance de les rencontrer. Quoi qu'il arrive, ils figurent parmi mes meilleurs amis et je resterai sans doute toujours lié à eux d'une manière ou d'une autre. Mais par la force des choses, je me suis un peu éloigné de ce qu'ils faisaient et vice versa. C'est la vie.

***Singing Saw* fait montre d'une ambition nouvelle avec des arrangements étendus, plein de chœurs, de cordes et de piano. Quelle était l'idée de départ ?**

Ce que je souhaitais avant tout, c'était créer des ambiances particulières. J'ai écouté beaucoup de

musique africaine ces derniers temps, des disques instrumentaux de guitare ou du jazz éthiopien. À l'instar de ces œuvres, je voulais parvenir à créer une atmosphère singulière. Mes musiques favorites sont celles qui baignent dans un climat qui leur est propre et qui vous fait perdre jusqu'à la notion du temps. Quelque chose qui fonctionne au feeling plutôt qu'à la structure musicale elle-même. On pourrait résumer cela en parlant d'ambiance cinématographique : j'ai abordé *Singing Saw* comme on fantasme une bande originale de film imaginaire.

Le cinéma est-il une source d'inspiration essentielle pour toi ?

Ce n'est pas ma passion principale dans le sens où je ne pourrai jamais comprendre ou parler de cinéma de la même manière que j'aborde la musique. Mais c'est un art qui peut me toucher très profondément.

Le cinéma n'est pas une discipline innocente dans la mesure où le moindre détail à l'écran peut avoir un sens. Penses-tu que c'est la même chose pour la musique ?

Évidemment, le cinéma est un art visuel avec tout ce que cela implique d'immédiateté. Mais je pense néanmoins que s'ils sont utilisés pertinemment, tous les éléments ont également du sens dans un enregistrement. En tout cas, c'est comme cela que j'aime envisager ma musique.

Il faut dire que ton songwriting est très visuel.

Oui, et particulièrement sur ce nouvel album qui est très contemplatif. C'est comme si je l'avais conçu avec tout un tas de photos en tête. Quand j'écris une chanson, le point de départ est souvent visuel. Comme sur le morceau *Singing Saw*, où je voulais décrire mon quartier – sa visualisation m'a permis de tourner ce décor en musique.

Les associations visuelles dans tes compositions sont souvent métaphoriques.

Oui, et pour continuer sur *Singing Saw*, la fameuse scie musicale est une métaphore de mon voisinage. C'est un bel endroit qui devient louche et sinistre dès que le soleil se couche. Le son que produit une scie musicale est du même acabit, c'est à la fois magnifique et glaçant. Une autre illustration de ce genre de métaphore est la chanson *Doro-*

thy, que j'ai intitulée ainsi car ma guitare s'appelle Dorothy. (Sourire.) Mais les paroles n'évoquent pas précisément ma guitare, je m'en sers plutôt comme d'une métaphore de toutes les expériences que j'ai vécues au travers de la musique.

INDICIBLE

Tu n'écrivais pas vraiment de textes autobiographiques auparavant. Tentes-tu de développer cet aspect ?

Mon nouveau disque verse davantage dans l'autobiographique, c'est vrai, mais ce n'était pas quelque chose qui était complètement absent sur mes précédents essais. Avant tout, je veux raconter des histoires. Comme sur l'extrait *Black Flowers* par exemple, qui évoque une relation en train de se désagréger. Ou encore *Destroyers* sur le temps qui passe et l'effet d'usure destructeur qu'il peut avoir sur toute chose. La fiction reste le domaine que je préfère.

En entendant *Destroyer* ou *I Have Been To The Mountain*, on se dit que ton nouvel effort est très porté sur la spiritualité. C'est quelque chose qui te taraude depuis *Amen* sur *Still Life*.

Mon intérêt pour la spiritualité est plus ancien que *Still Life*. J'ai l'impression qu'il a toujours été là. Le sacré et l'indicible sont porteurs d'une belle image. Ça m'a toujours attiré dans le songwriting des autres et même dans les autres formes d'arts, alors c'est naturel que je m'y plonge dans mes créations.

N'as-tu jamais peur de tomber dans l'ampoulé ou le mélodramatique ?

Certains doivent penser que c'est le cas, mais je m'en fous. Tant que le résultat me satisfait, peu importe le reste.

Penses-tu à tes auditeurs lorsque tu écris ?

Pas vraiment. J'essaie de composer des mélodies attrayantes, mais ma démarche n'est absolument pas pop. Elle se situe plutôt dans la tradition folk. Je n'ai jamais changé ma méthode en pensant à l'impact de ce que je faisais sur le public. La seule chose que je me demande parfois, c'est comment ceux qui me suivaient à l'époque de The Babes perçoivent ma musique actuelle. J'y pense mais ça ne va pas jusqu'à influencer sur mon travail. Mon besoin d'écrire se limite d'abord au périmètre de ma propre satisfaction et ensuite au bonheur que



“CELA DIT, SI J'AVAIS DES CONNAISSANCES QUI SOUTENAIENT DONALD TRUMP, J'AURAIS DU MAL À AVOIR DU RESPECT POUR ELLES.”

d'autres gens peuvent ressentir en écoutant ce que j'ai imaginé.

***I Have Been To The Mountain* fait référence à la mort d'Eric Garner, un Noir américain tué à l'été 2014 par la police lors d'une arrestation musclée et douteuse.**

Oui, c'est malheureusement un problème qui est devenu presque commun en Amérique. J'ai même la sale impression que cela a toujours plus ou moins existé... Mais dans le cas d'Eric Garner, c'était la première fois que ce genre de drame était filmé et mis en ligne. J'ai vu cette séquence et j'ai trouvé cela profondément perturbant. Ça m'a tellement hanté que j'ai dû écrire une chanson dessus pour y faire face.

On ne t'attendait pas forcément sur un tel sujet politique, toi qui restes souvent évasif dans tes paroles.

Effectivement, beaucoup sont surpris lorsqu'ils découvrent le thème de *I Have Been To The Mountain*. Je ne m'interdis aucun sujet et je finis toujours par écrire sur les thèmes qui me restent en tête. Plus généralement, je m'efforce d'avoir une conscience politique, même si parfois il vaut mieux mettre son cerveau en veille dans un contexte aussi déprimant. Surtout avec l'élection présidentielle américaine qui se profile.

Soutiens-tu un candidat ?

Bernie Sanders ! Par pitié, Donald Trump pour rien au monde... Ce serait un désastre.

Viens-tu d'un milieu politiquement éclairé ?

Sans être un activiste, mon père suit de très près

l'actualité. Mais mes parents sont conservateurs. Ils ne soutiennent pas Trump, mais ils penchent souvent du côté républicain. Il est donc possible d'être de gauche en ayant été éduqué comme un républicain. Les opinions politiques ne doivent pas représenter des obstacles dans nos relations avec les autres. Cela dit, si j'avais des connaissances qui soutenaient Donald Trump, j'aurais du mal à avoir du respect pour elles... La politique n'est pas un sujet à aborder avec des inconnus ! En termes d'éducation, cet aspect politique n'a jamais été un poids chez moi. Mes parents sont orientés conservateurs sans qu'il soit question chez eux de racisme ou d'homophobie.

Même si tu abordes ces thèmes politiques, tu le fais de manière suggérée, pas lourde.

Oui, écrire des chansons ouvertement politiques a toujours été un exercice casse-gueule. Il ne faut pas que ce soit trop frontal, sous peine d'être catalogué artiste à messages. Mes paroles n'ont de toute façon jamais été explicites, et encore moins sur de tels sujets. C'est essentiel de conserver une dimension poétique. Je ne suis pas là pour écrire un édito militant. C'est ce que j'aime chez Bob Dylan, qui a pu allier le politique et le poétique. Il a su garder une distance vis-à-vis de ses sujets, rester suffisamment vague pour que chacun puisse s'en remettre à sa propre interprétation. Tu saisis de quoi il parle, mais ce n'est pas écrit en lettres de sang, si tu vois ce que je veux dire. Ceci étant, il a aussi balancé des textes politiques très frontaux et s'en est très bien sorti avec. J'imagine qu'il était assez talentueux pour le faire. Je ne sais pas si j'ai ça en moi.

JAZZ ÉTHIOPIEN

Ce qui frappe sur *Singing Saw*, c'est l'usage des cordes. Elles arrivent toujours au meilleur moment.

J'ai souvent composé moi-même les parties de cordes... à la guitare. Je les enregistrais succinctement au piano afin de créer un repère musical pour les autres musiciens. Quand je composais *Singing Saw*, j'écoutais énormément *Sometimes I Wish We Were An Eagle* (2009) de Bill Callahan, où on entend des cordes magnifiques. Ça a dû m'influencer pas mal. Je crois que ça collait aussi avec mon credo de musique cinématographique. Les violons installent une ambiance en moins de

deux. Et puis je voulais du relief, des montées et des accalmies. Les cordes m'ont permis de dessiner les pics et les vallées de l'album.

Tu as une conception assez géographique de la musique, avec des titres topographiques comme *Harlem River* ou *Singing Saw* et d'autres voyageurs comme *Slow Train*.

Pour moi, la musique est un paysage mental toujours en mouvement. Écouter du jazz d'Éthiopie me donne des visions différentes que lorsque je prête attention aux chansons de mon amie Jessica Pratt. Les deux créent un espace mental particulier que je n'arriverais pas à explorer autrement qu'avec ces musiques.

Tu fais les chœurs sur *Pretty Pimpin*, le single du dernier album en date de Kurt Vile, *B'lieve I'm Goin Down* (2015). Comment ça s'est passé ?

Tout simplement, Kurt est un bon ami depuis que l'on a tourné ensemble avec Woods. Il finissait son disque à Los Angeles, alors je suis passé le voir en studio. Deux shots de tequila plus tard, on se mettait à chanter face à face, les yeux dans les yeux. C'était très rigolo.

La musique semble être une affaire d'affinités pour toi. La personne avec qui tu joues a-t-elle forcément une influence déterminante sur le résultat final ?

Assurément, et c'est pour cela que je choisis minutieusement mes collaborateurs. Sur *Singing Saw*, j'ai fait appel pour la mise en son à mon ami Sam Cohen (qui jouait dans Apollo Sunshine ou Yellowbirds) parce que je savais que lui seul comprendrait ma démarche et pourrait dynamiser mes compositions.

Que ferais-tu si tu n'étais pas musicien ?

Je ne sais pas, et je ne veux pas y penser. Je ne sais rien faire d'autre ! La musique est mon grand amour, je suis même marié avec désormais. (Sourire.) Elle a représenté mon tremplin pour découvrir le monde et rencontrer mes plus proches amis. Elle m'inspire tous les jours et m'a permis de me frayer un chemin à travers l'existence.

“Petit et unique”

KEVIN MORBY

folk Désormais localisé sur une colline de Los Angeles, l'un des bardes les plus inspirés du moment continue son ascension.

Comment un type de 27 ans peut-il, par plaisir, participer à une reconstitution intégrale de “The Last Waltz”, l’interminable concert d’adieu du Band ? L’Américain Kevin Morby est de cette trempe-là. Le singer-songwriter faisait partie du casting, pour une seule chanson certes, de “The Complete Last Waltz”, spectacle de trois heures et quelques reconstituant la prestation filmée par Scorsese. “On a fait ça dans un vieux théâtre de Porchester, dans la cambrousse de l’Etat de New York. Le show était tellement long qu’il y avait un entracte ! J’ai rencontré ce type, Sam Cohen, c’est lui qui dirigeait le groupe. J’ai été impressionné par sa façon de communiquer avec les musiciens. Alors j’ai écouté ses disques, qu’il avait produits lui-même... Je l’ai contacté pour voir ce qui était possible. Je suis allé chez lui à Woodstock, dans sa cabane studio. En quatre jours nous avons quasiment fini tout l’album.”

Les coyotes rôdent

Kevin Morby sirote une bière tranquillement dans un hôtel parisien. On tient avec cet honnête homme un spécimen rare de chanteur folk non-ennuyeux, voire brillant. “Aussi loin que je me souviens, même au lycée quand je jouais dans mes premiers groupes, j’ai toujours été branché par le folk. Je jouais déjà de la guitare acoustique dans mon coin.” En bon vagabond, Morby raconte ce qu’il voit, vit, traverse. “Singing Saw”, son troisième album, est celui qui parle de Los Angeles : “Tout particulièrement du coin où j’habite, Mount Washington. C’est un lieu qui fait partie de la

The Band, encore

“Ce film doit être joué fort.” Ainsi commence la captation de l’interminable dernier concert du groupe The Band en novembre 1976 (plus de cinq heures) réduit à moins de deux heures par le réalisateur Martin Scorsese. Produit par le guitariste du Band Robbie Robertson (qui vampirise le grand écran, au grand dam de ses collègues), le film montre les prestigieux invités de ce concert d’exception : Bob Dylan bien sûr, mais aussi Ronnie Wood, Neil Young, Ringo Starr, Joni Mitchell, Muddy Waters, Eric Clapton, les Staple Singers et Neil Diamond

ville mais qui est dans la montagne, assez petit et unique. C’est presque rural. Et quand on descend de la montagne, on est de nouveau dans la ville. Je suis très tranquille là-bas. Il y a néanmoins quelques musiciens qui vivent dans le coin. On forme une sorte de Laurel Canyon du pauvre.” La scie musicale qui ouvre l’album et lui donne son titre est à prendre comme une métaphore au sujet de la Cité des Anges, “à savoir quelque chose de très beau mais aussi d’inquiétant. Los Angeles, surtout la nuit, est comme cela. La nuit, dans la nature, tu as l’impression que les plantes t’observent, sans parler des coyotes qui rôdent.” De fait, après deux albums crépitants de bonnes idées et influencés par sa Sainte-Trinité personnelle (Bob Dylan, Neil Young et Leonard Cohen), Morby s’est mis à écrire au piano, pour composer un disque plus plombé que les autres. “J’étais d’humeur mélancolique”, élude-t-il. En dépit de ces désarrois, l’album affiche une richesse inédite, avec chœurs, cuivres, un morceau country, deux titres au tempo plus enlevé : “I’ve Been To The Mountain” et sa basse incroyable ; “Dorothy” et son martèlement Velvet Underground typique. “Normal,

c’est mon groupe préféré”, s’enthousiasme-t-il. Voilà ce qu’il y a de bien avec Kevin Morby : ce type est aussi un rocker.

Vie de dingue

Il fut bassiste de Woods avant de s’émanciper en solo (sur Woodsist, le label du groupe) et il a formé, du temps qu’il vivait à Brooklyn, un très bon groupe garage avec Cassie Ramone, sa colocataire de l’époque, patronne des excellentes Vivian Girls. Il a longtemps papillonné entre les villes (successivement Lubbock, Detroit, Tulsa, Oklahoma City, Kansas City avant New York et Los Angeles) et les groupes. “J’ai toujours eu le sentiment que les Babies auraient pu devenir plus importants si j’avais pu leur consacrer du temps, mais j’avais les tournées de Woods qu’il aurait fallu écourter et ainsi de suite. Voilà pourquoi j’ai décidé de ne faire que ça quand je me suis lancé en solo. J’aimerais remonter un groupe punk un jour, quelque chose de moins sérieux. Mais je sais que je finirai par le sortir sous mon nom.” En attendant, la carrière du garçon décolle. Kevin Morby est sur la route six mois par an, où ses concerts affichent complets quasi systématiquement. “C’est une vraie vie de dingue. L’autre jour, j’étais à Berlin dans ma chambre d’hôtel à trois du mat’, décalage horaire de malade. J’ai pris ma guitare, j’ai écrit une nouvelle chanson. Je sais que je la sortirai un jour. Si je n’avais pas été totalement déphasé dans cette chambre, je n’aurais sûrement pas écrit le morceau. Voilà ce que la vie sur la route engendre chez moi. C’est l’aspect positif. Avoir une relation stable en revanche est évidemment plus compliqué.” En somme, tout ce qui convient à un baladin moderne pour écrire encore d’autres chansons superbes. ★

BASILE FARKAS

Album “Singing Saw” (Dead Oceans/ Pias)